

Sonia Baechler

Minutes
d'éternité

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC LES APPUIS
DE LA VILLE D'YVERDON-LES-BAINS
ET DU CONSEIL DE LA CULTURE DE L'ÉTAT DU VALAIS

« MINUTES D'ÉTERNITÉ »,
DEUX CENT QUARANTE-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,
D'HUGUETTE PFANDER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
ET DE JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE ORIGINALE DE : CHRISTINE BAIUTTI-LOERTSCHER,
« ÉTERNITÉ » (60 X 70 CM, HUILE SUR TOILE)
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-243-0
Tous droits réservés
© 2009 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À Josy, à Greg, et à ma Joe, pour la route...

À Christine pour son amitié et son soutien inébranlable.

Et à Peter qui m'a mise sur le chemin.

MINUTES D'ÉTERNITÉ

À CHAQUE minute nous apprenons comment vivre, comment grandir.

Nous apprenons comment rester et où nous devons partir.

À chaque minute nous décidons ce que nous voulons ouvrir, ce que nous voulons fermer.

Nous décidons quel chemin nous suivons, quelle montagne nous voulons gravir.

À chaque minute nous apprivoisons des peurs, nous libérons des gestes.

Nous apprivoisons la vie et la mort.

À chaque minute nous changeons.

Nous changeons d'âge, nous changeons de visage.

À l'intérieur de chaque minute, nous cherchons l'harmonie.

C'est ainsi que le temps s'égrène, à travers chaque petite histoire.

Une minute pour dire :
« Il reste toujours un goût d'enfance »

OÙ S'EN VONT LES PAPILLONS ?

AVANT de le laisser se raconter au monde, j'ai encore besoin de serrer contre moi mes premiers souvenirs.

Leurs voix résonnent si fort !
Je ne peux pas les faire taire !

Matin de rosée. De fines gouttelettes argentées perlent sur les herbes couleur vert olive de ce début d'été. Deux inconnues remontent le long de la rivière. La jeune fille suit la fillette en sandales blanches et vêtue d'une petite robe d'été aux fleurs bleues imprimées.

La fillette compte les vaches tandis que toutes deux marchent le long du sentier qui mène à la colline. Une, deux, trois vaches ruminent dans le champ. Où vont-elles lorsqu'elles s'endorment ? se demande-t-elle avant de s'enfuir en courant dans le grand pâturage et de s'asseoir un peu plus loin sur une vieille souche d'arbre.

Un papillon, un azuré bleu céleste, voltige sous les yeux de la jeune fille. Les épicéas géants font la discussion à de fins nuages qui saupoudrent çà et là le ciel. Papillon qui volette et jeune fille qui s'arrête un instant. Où donc s'en vont les papillons lorsque la nuit descend ?

Je suis l'héritière d'une histoire qui se répète sans cesse depuis le commencement. Je la vois défiler devant moi au cœur de la nuit quand, allongée dans l'obscurité, je retiens mon souffle et j'écoute bouger le silence. Tout le jour j'entends son écho qui emplit ma demeure. Les récits parlent d'un temps lumineux, d'une sorte d'éclat... mais cela ne correspond pas à ce que je ressens aujourd'hui. Cette sensation de plénitude n'arrive peut-être qu'à certaines femmes, à celles qui ont moins peur d'oser grandir.

Immobile, je caresse mon ventre. Je n'ose pas encore lui parler ou plutôt je fais comme s'il n'était pas là. Je me dis, comme ça, que si je m'arrange bien avec le silence, je gagnerai peut-être un peu de temps.

Je lance mon imagination à la poursuite du passé, d'un monde enchanté que je parcourais sans me douter que j'en sortirais. Mon front se plisse et je reconnais le parfum de ces matins d'enfance qui se lèvent.

La jeune fille se mire dans l'eau de la rivière. Ses bras, ses jambes partent à la dérive... dérive du cœur qui ne comprend pas l'amour, qui goûte aux délices de la vie de femme. Femme dans toute sa solitude, parmi ses secrets, dedans ses miroirs, hors du temps...

Fillette qui n'a pas encore compris qu'elle ne sera pas différente, que déjà la vie s'inscrit en elle, que déjà l'enfance la regarde s'éloigner.

Je me souviens, je voulais tellement retenir le temps, je ne voulais pas leur ressembler. Ou un peu

plus tard. Mais je suis la preuve indiscutable que la vie n'attend pas, qu'elle fait ce qu'elle veut. Elle avance, elle jaillit de partout, sans autorisation, sans jamais demander la permission.

Pour résister un peu à ses avances, j'écris dans mon cahier tous les soupirs, les impressions qui viennent traverser mon esprit. Et durant un court instant c'est comme si j'étais seule. Je me sens apaisée. Le souffle qui chuchote en moi semble se confondre avec ma propre respiration.

Je me demande pourquoi je n'ai pas déjà le cœur qui tremble ? Combien de temps j'ai devant moi avant que toute cette vie ne vienne effacer mon passé, avant que je cesse de parler de mes pas pour évoquer les siens, avant de tout mettre en œuvre pour réaliser ses rêves plutôt que les miens.

Pour ceux qui me connaissaient autrefois, je n'ai pas changé. C'est vrai que ça ne se voit pas encore et que je ne le sens même pas onduler, bouger dans mon ventre. Pourtant, bientôt je vais devoir répondre à ses sourires même si je ne suis pas tout à fait certaine d'être de celles qui savent tout donner.

Jusqu'ici, je suis l'enfant de ma mère.

Pieds nus à présent, la fillette cueille coquelicots et myosotis, marguerites et primevères. Elle se retourne parfois pour observer l'inconnue, l'étrangère, la rivière. Elle voudrait lui ressembler, laisser ses cheveux châtain tomber sur son dos comme l'eau qui se jette par-dessus les rochers. Elle rêve de grandir, de conquérir le monde dans ses petites sandales blanches. Elle n'aime pas l'école, compter, réfléchir en chœur avec ses camarades. Dans cette toute petite classe son

imagination n'a pas assez de place. Elle essaie bien de s'évader avec les oiseaux qui volent sous les fenêtres mais... elle revient toujours trop vite. Ce qu'elle voudrait, c'est vivre les aventures de ces incroyables jeunes femmes qui parcourent le monde et se racontent dans ses lectures.

Je suis la femme-enfant qui joue toujours le même jeu, qui met en scène ses poupées, les fait grandir, atteindre le bel âge, voir le monde, connaître l'amour et puis tout recommencer. Cent fois le même scénario. Comme si la vie au-delà était remplie d'images inaccessibles, interdites à ma conscience. Alors où vais-je ainsi par cette matinée ensoleillée? Là où mon imagination n'a jamais osé s'aventurer de peur de se perdre? Là où une nouvelle enfance effacera les traces de la mienne? Où certaines femmes oublient si facilement de se nourrir... pour nourrir? Qui sera celle que je découvrirai de l'autre côté? Saura-t-elle aller jusqu'au bout d'elle-même?

Je ne connais que celle, assise au soleil, les yeux habillés de khôl, qui attend impatiemment que le ciel lui fasse signe de danser.

La jeune femme s'avance et s'assoit sur un rocher en haut de la falaise qui surplombe le village. Il est plus de midi et le soleil envoie sur elle sa lumière chaleur. La fillette, couchée parmi les hautes herbes, a l'air de scruter le ciel à la recherche de formes. Elle jouait aussi au jeu des nuages lorsqu'elle avait son âge. Elle croyait aux monstres, aux princes et aux princesses et surtout aux fées qui d'un coup de baguette rendaient vie aux passés. Il ne lui fallait jamais beaucoup de temps pour les voir apparaître dans son ciel.

Je retiens mon souffle, de peur de perturber le temps, de le voir s'emballer. Ce n'est qu'une question de secondes, je le sais.

Il est tard dans l'après-midi et la fillette doit rentrer. Sa mère l'attend sûrement avec une glace à la framboise. Avant de s'en aller, elle se retourne une dernière fois pour observer l'inconnue. Pour une raison qu'elle ignore, elle en a peur cette fois. Comme si un court instant elle avait pu se deviner dans ses yeux. Sans vraiment savoir pourquoi, elle ne désire plus grandir. Elle veut savourer sa glace, courir après les papillons, compter les vaches et s'asseoir un peu sur les genoux de sa mère.

La jeune fille se lève elle aussi.

Dans une course folle et dans le parfum du vent qui chuinte entre les arbres, deux inconnues, fillette et femme, se suivent. L'une derrière l'autre. La fillette s'est frayé un chemin parmi les hautes herbes, a enjambé des barrières, traversé des ponts, escaladé la petite falaise. Elle a couru.

Elle a couru aussi vite qu'elle le pouvait mais la jeune fille l'a rattrapée, puis devancée.

Au jeu d'agilité et de vitesse, le temps a triomphé et la femme l'a emporté.

Je ne quitte pas de mes sens cette étrange présence insouciant qui dort en moi. Toutes les portes du ciel se sont ouvertes pour que je les franchisse. Pourtant je ne peux pas aller plus loin pour l'instant. Non par incapacité d'aimer mais par peur de me lâcher la main.

L'image de ma mère veillant sur moi les nuits où je faisais des cauchemars me traverse brièvement.

A-t-elle aussi eu ce même regard, mêlé de joie et de craintes. Peut-être que neuf mois suffiront à programmer mes mains à allumer les bougies d'anniversaire et à caresser les chagrins.

L'image de ma mère...

Le temps est venu ma fille de te dire la vérité. Je ne t'ai pas aimée dès la première seconde. Il a fallu que tu trouves ta place en moi et que tu t'installes sans mon aide. Là, dans ce lieu, à l'abri de mes regards, tu as dû créer ton monde. Mais que cela n'entrave pas ton chemin. Tu n'étais pas cette enfant tant désirée, celle reconnue sur un test enfin positif. C'est un oubli qui t'a conduite ici. Tu t'es glissée entre deux pilules et il t'a suffi d'une petite minute pour t'accrocher dans la chaleur de mon ventre. Une minute d'éternité.

Qu'importe le moment que tu as choisi et la manière dont tu t'y es prise pour jeter un œil par la grande fenêtre. Dès l'instant où tu as quitté mon corps j'ai su que tu m'apprivoiserais. Lentement. Car, émerveillée de te voir blottie contre moi, je me demandais encore très souvent :

Où s'en vont les papillons lorsque la nuit descend ? Où s'en vont les fillettes après l'enfance ?

AU NOM DU PÈRE

ELLE est née à l'heure où les messes ne se disent plus en latin. La religion a fait irruption dans sa vie très tôt. Elle est baptisée trois semaines après sa naissance. C'est pour être sûre qu'en cas de mort blanche, son âme ne soit pas condamnée à errer dans les limbes. Surtout pas ça. Depuis cet instant, sa carte d'identité clame *Jésus t'aime*. Étiquetée, comme au marché. *Catholique, à consommer uniquement après le mariage*. En héritage, elle reçoit le péché originel. Déjà coupable, pourtant dehors c'est seulement le printemps.

Elle grandit entre Dieu, le diable et les miracles. Avant de dormir, elle prie. Parce que Dieu, à tout moment, peut la punir. Si elle oublie de lui parler, Dieu est contrarié. Alors elle récite tous les soirs le Notre Père et elle promet de ne pas se soumettre à la *tante à Sion*¹. Elle ne sait pas de quelle tante il s'agit mais elle n'ose pas poser la question. Parfois elle voudrait juste s'allonger et laisser Dieu sonder son âme. Ça sert à quoi tout ça? Que veulent dire tous ces mots? Trop de questions.

¹ Relatif à la ville de Sion, Valais.

La sainte *Vierge* Marie est devenue sainte Marie. Omission. Juste pour ne pas donner d'explications embarrassantes, déstabilisantes. Elle voudrait aussi savoir qui est le diable mais la famille s'horripile devant tant d'intérêt pour le malin. Encore le silence. Partout. Il se pourrait même qu'elle soit possédée par le démon. Voilà. Elle doit maintenant se signer le front tous les soirs pour empêcher le mal de l'atteindre. C'est comme ça que la peur est entrée dans son enfance. La peur est là, partout. Elle se propage par une simple question. Sournoise. Le soir elle inspecte chaque recoin de sa chambre. Sous le lit, derrière l'armoire. Le diable y a peut-être élu domicile. Elle n'ose plus prononcer son nom.

Regard angélique, mains jointes, elle essaie de ressembler aux images de la sainte Marie. Cet excès de zèle attire l'attention des parents. Il lui semble lire dans leurs yeux qu'elle est guérie, prometteuse. Est-ce que ça veut dire qu'elle peut vivre maintenant? Personne ne saura. Jamais. Elle s'est sauvée parce qu'elle sait jouer. C'est ce qu'elle a appris, trop tôt peut-être.

Finalement, être un bon catholique n'a rien de très compliqué. Tu souris au bon moment, tu obéis même si tu ne comprends rien et tu fais semblant d'écouter le sermon. Quand tu fais une promesse, tu n'oublies pas de croiser tes doigts derrière ton dos. C'est juste une précaution, au cas où tu ne serais pas en mesure de la tenir. Il faut y penser. Surtout le jour de son mariage. Il faut y penser aussi

chaque fois que tu ne comprends pas tes paroles, tes gestes. Tu ne fais rien pour de vrai.

Quand monsieur le curé t'explique le paradis, l'enfer et le purgatoire, tu te laisses emporter. Impossible de ne pas céder à l'enthousiasme de ton imagination. Tu te dis que c'est étrange de dessiner ces lieux inaccessibles sur le tableau noir. Tu te questionnes sur la limite entre ces mondes. Le curé les distingue parfaitement. Le paradis dans le ciel, l'enfer dans les flammes. Les bons catholiques au paradis, les autres en enfer.

Alors tu acceptes de t'engager sur la route. Tu te répètes jusqu'à y croire que tu crois *au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, apostolique et romaine, à la communion des saints, à la rémission des péchés et à la résurrection de la chair*. Bien sûr tu as dix ans. Et bien sûr tu souris. En recevant la croix de ta première communion, en confirmant tes engagements l'année de tes douze ans, en confessant tes péchés. Parce qu'il faut le savoir : être un bon catholique ça équivaut à être coupable de tout. Le péché rôde dans les yeux de la foule, dans le silence, dans le jour et la nuit.

Elle se demande. Le péché serait-il aussi dans les églises ? Dans les paroles qui t'agrippent par le ventre et revendiquent l'approbation de ton esprit ? Elle se demande mais elle ne dit rien. Elle améliore sa performance d'actrice. Un grand producteur la remarquera peut-être. Elle n'a que cela à faire. Confesser l'avarice, la luxure et la gourmandise, attendre le verdict et jouer. Confesser la colère,

l'envie, la paresse et l'orgueil, attendre le verdict et jouer.

La luxure à douze ans c'est intéressant. Elle connaît si bien son rôle qu'elle en oublie les mots, leur poids, leur forme, leur signification. Elle est le reflet de son étiquette. Elle a l'âge de sa religion. Elle acquiesce à la rémission comme à la résurrection, à la Trinité comme à la rédemption.

Le mystère est partout. Dans les réponses évasives des adultes, dans l'Eucharistie, dans le corps du Christ, dans l'enfer et le purgatoire. Il est dans le ventre des femmes, dans les yeux des vieux, dans les rêves des enfants, dans les poings des hommes. Envie de crier. Qu'elle ne comprend rien. Qu'elle n'entend rien de ce silence terrible. Pourtant elle écoute. Mais faut-il qu'elle devine ?

Ce qu'elle voit, elle le voit dans le ciel. Ce qu'elle entend, elle l'entend dans le vent. Mais les enfants se taisent. Ils vivent un autre temps. Ils vivent d'autres religions. Grains de folie, grains de beauté, graines d'éternité, peut-être germeront-elles un jour. En attendant, elle les sème.

Elle aimerait comprendre. Il y a toute cette immensité qui erre dans sa tête et ces mots criblés de doutes. Dieu et religion, est-ce le même mot ? Le même Amour ? Le même Infini ? Le Dieu qui la visite dans ses rêves n'a pas de visage. Insondable, immuable, il ne dévoile jamais son nom et il aime librement.

Être catholique implique que tu ne parles pas de sexe. Tu prends très vite conscience de ta solitude. Tu deviens intime avec ta redoutable imagination. Ce n'est que lorsque Ken et Barbie perdent leur asexualité que tu reçois quelques explications. Un livre ou quelques mots sur les abeilles, les papillons, les choux, les roses et les cigognes. Pendant ce temps ton imagination continue sa course. Inexorablement. De ta leçon de jardinage, tu retiens quelques mots. Forts. Lourds. Qui s'incrument en toi. Qui se taillent une place non négligeable au sein de ta conscience. *Sale, secret, honteux, coupable, pas avant le mariage.*

Curiosité. C'est ce qui la pousse à chercher. Ce qui la pousse à aimer son corps. Seule. Là où la religion n'a plus de pouvoir. Ou si peu... Le soir dans son lit, elle s'aime. En dépit de l'étau qui l'enserme, en dépit de ses doutes et du malin qui rôde, la frôle, la caresse. Péché que d'aimer, de faire l'amour, de penser différemment. Alors elle joue et elle jouit sous le sceau du secret. Elle loue en silence le Dieu qui a créé les hommes à son image. Dans les douceurs de l'amour, elle savoure ces instants de rencontre avec l'éternité.

L'Église tutoie le Seigneur à présent. Pour être en phase avec la jeunesse. Mais son cœur ne s'émeut pas de ce changement. Elle le prend pour ce qu'il est. Un pronom personnel.

Rien n'a vraiment changé. Tous les dimanches elle se rend à l'église pour échapper à la damnation. À la damnation de la communauté. L'assemblée prie, pendant que des regards, des odeurs s'impriment en elle. Des questions aussi. Encore. Et encore. Quel est son rôle dans ce spectacle ?

Ce qu'elle voudrait ? Avoir le droit de se connaître. Avoir le droit d'exister, d'espérer un monde où chacun pourrait entendre la Voix, sans intermédiaire. Parler de sexe, d'amour, de mort et de solitude. Aimer son corps, ses idées, ses désirs. Embrasser sa vie sans honte et sans crainte. Ce qu'elle veut ? Tout de suite ? Partir. Ne plus entendre ce trop-plein de silence. Elle veut chercher, marcher et jouir de son Dieu sans nom. Peut-être trouver mais plus tard. S'en aller loin de cette Église qui s'est arrogé le droit de juger les vivants, au nom de Dieu. Oublier les codes de convenance et les formules tout apprêtées.

Elle balaie du regard son enfance. Enfermée dans un carcan d'expressions consacrées, de gestes et de pensées ritualisés, elle a obéi. Il faut à présent qu'elle s'étire lentement, comme après une longue nuit de sommeil. Elle se lève, se retourne une dernière fois et pousse la lourde porte en bois de l'église.

Elle vient juste de se donner la vie.

Un peu perdue au départ, sans cadre doré pour la retenir, sans étiquette pour la protéger, elle court

un peu dans un sens, puis dans un autre. Des morceaux d'elle éparpillés. Des bouts de son âme qui flottent, hésitants. Elle se dégage lentement de ses entraves et elle se retrouve seule au milieu de sa liberté. Émouvant, palpitant, effrayant, riche.

Cette nuit, elle a mis au monde un enfant. Elle le baptisera dans quelques jours juste au cas où...

Parce qu'il faut le savoir : lorsque tu t'évades, tu emmènes avec toi un petit baluchon. Tu hésites un moment. Tu n'as pas envie de l'ouvrir. Mais tu entends une voix qui te murmure : *Tu ne me reconnais pas ?*... Et un soir, avant de te coucher, tu jettes un regard furtif et honteux derrière ton armoire... Car on ne sait jamais...

Dehors dans son jardin, fleurissent les graines que son enfance a semées, pendant qu'elle s'endort... sur sa liberté.

PORTRAIT

EXPLIQUEZ-MOI pourquoi c'est si difficile de retenir la main de quelqu'un qu'on aime, comment la nuit s'installe après son départ et comment la lumière revient. Dites-moi pourquoi j'ai soudain tellement besoin de remplir cette pièce, pourquoi le contour de sa silhouette apparaîtrait sur chaque négatif.

Je me promène avec mon appareil photo depuis mon douzième anniversaire. Depuis que j'ai décidé de le retrouver. Loin le néant ! Je suis bien déterminée à combler le manque. Alors souriez ou ne souriez pas mais regardez-moi et laissez-moi faire. Laissez-moi m'emparer de votre image et le ramener à travers vous.

Vous voulez connaître la vérité, la petite folie qui nourrit mes portraits ? J'entretiens encore l'espoir de le reconnaître un jour derrière mon objectif. Je rêve souvent de fixer sur la pellicule un chuchotement qui lui ressemblerait. Est-ce un espoir tellement insensé de vouloir attraper le vide ?

Il est venu s'installer sur le tabouret. C'était, comme pour beaucoup, une histoire de photo d'identité. Vous savez, ces photos où vous n'avez pas le droit de sourire, à peine celui de respirer. Votre enveloppe doit vous ressembler, le reste n'a pas d'importance. C'est seulement pour illustrer un numéro.

Il a plaisanté à propos de la couleur de mes

cheveux puis il a ri un peu avant de prendre la pose militaire. Les adultes s'en sortent mieux que les enfants pour avoir l'air monotone.

C'est à ce moment-là que je l'ai inventé.

Chaussures ouvertes, cheveux au vent, pantalon entre deux modes et chemise blanche. Signe distinctif: ne porte pas de chaussettes, même en hiver.

Profession: enseignant. Enseigne les mathématiques et le dessin aux apprentis dessinateurs en bâtiment.

Le soir, rentre chez lui pas toujours à l'heure mais pas franchement en retard. Coupe sa viande séchée debout près de l'évier. Redoute le moment de s'asseoir près de sa fille avec ses maths modernes. Toujours le même scénario: il commence à lire le problème et elle se met à pleurer derrière ses grosses lunettes vertes!

Ne fume pas mais boit. Un bon litre de vin blanc chaque jour pour se maintenir. Le vice de tout bon Valaisan! Ouvre une bouteille pour célébrer la mi-journée, le repas de midi, le dessert, la pause de quatre heures, le début de la soirée, la remise des diplômes, l'anniversaire de sa femme, celui de la grand-tante, la première communion du neveu, le mariage de la cousine et la Saint-Sylvestre.

Le dimanche va à l'église pour contenter les beaux-parents, montrer l'exemple aux enfants, écouter fièrement la gamine chanter sa chanson et boire l'apéritif après le sermon. Est copain avec le curé mais ne communie jamais. A fait une indigestion d'hosties, d'amen et d'alléluias lorsqu'il vivait en pension chez les chanoines.

Aime les grillades, recevoir des invités et faire des parties de jass avec les copains au café « Chez Martine ». Joue dans le club de foot avec les vétérans, a remporté la coupe

fair-play, fait partie de l'amicale des sapeurs-pompiers et porte le drapeau de la fanfare radicale bien qu'il soit PDC.

Emmène toute sa famille sur les pistes de ski les jours de grand soleil et dévore la neige juste tombée.

Est victime de rhumes chroniques devant « Le Docteur Jivago », « Il était une fois dans l'Ouest » et « La Petite Maison dans la prairie ».

Ne sait pas dire « Je t'aime » avec des mots. Préfère articuler d'une voix bredouillante: « Embrasse ton père grande pelle! »

Lit des « Lucky Luke », des « Tintin » et des « Astérix » avant de s'endormir. Oublie d'ôter ses lunettes et ronfle pour tout le quartier.

Rêve de voyager, de photographier les pyramides, de sauver la planète avec Robin des Bois, de conduire des F1, de devenir champion du monde de saut à ski, de partir en randonnée avec les copains, de tout laisser, de s'en aller loin...

Au-delà de l'objectif...

Loin des grosses lunettes vertes, de sa salle de classe, des factures d'électricité et de la prochaine déclaration d'impôt. Loin aussi de sa femme. Juste le temps de prendre une profonde inspiration et de garder jalousement, rien que pour lui, un peu d'air frais, un peu de soleil.

Mais...

Ne sera jamais champion du monde de saut à ski, continuera de payer ses factures, rentrera toujours de ses voyages et regardera grandir les grosses lunettes vertes.

Quelques minutes se sont écoulées.

C'est ainsi que j'ai imaginé mon père.

Les contours sont-ils précis? Toutes les rides sont-elles visibles?

J'ai fait comme s'il n'avait jamais pris le train,

comme s'il était revenu, comme si je n'avais pas attendu son retour depuis ce samedi-là, comme si l'image était encore intacte. Et ça m'a fait plaisir.

J'ai rêvé un peu ce père qui m'a préférée à son autre vie. Celui qui n'a pas bu son vin jusqu'à me faire pleurer. Un instant je l'ai dressé tel un trophée sur ma cheminée. Sans le dégoût que son abandon m'inspire, sans cette envie de tuer qui me vient du ventre quand je laisse parler ma blessure.

Oups... J'oubliais qu'un tel sentiment se ravale!

Veillez m'excuser. C'est que j'ai tellement rêvé ce Père de l'Homme qui m'aime d'un amour inconditionnel. Pourquoi ne m'a-t-il pas reconnu ce droit?

Je me demande souvent comment je me sentirais de le revoir, si c'est vraiment de lui que j'ai besoin. Serais-je heureuse, triste ou amère?

Je le cherche sur la photo, encore une fois. Je lui parle. Mais peut-il seulement m'entendre de là où il est? Reconnaît-il ma voix lorsque je l'appelle? S'il était perdu... S'il ne retrouvait simplement pas son chemin pour rentrer...

L'homme s'est levé et je l'ai senti plus détendu d'avoir réussi l'épreuve de la photo d'identité. Il a souri et j'ai cru distinguer quelques traits familiers.

Je le regarde s'en aller. À peu près le même âge, il pourrait...

Mais...

Allez-y! Ne vous retenez pas!

Dites-moi que je rêve et que mon enfance est ailleurs!

Dites-moi qu'une minute ne suffit plus!

Dites-moi qu'il faudra que je me résigne à trouver cet Amour en moi...

*Ça y est !
J'ai enfin quelques minutes devant moi !
Je peux courir !*

ODE À...

VOUS savez, ça ressemble à quelque chose qui brûle. Vous ne pouvez pas vous contenir et l'attente vous rend irritable. Et les premiers symptômes apparaissent très tôt. Depuis qu'ils sont là, ils grandissent chaque jour, jusqu'à vous éclabousser la vue. Vous en avez plein le cœur et la tête.

Debout dans un coin de votre vie, elle ne vous lâche plus. Elle salue avec vous chaque matin et rigole de vos erreurs. Il lui suffit de souffler quelques mots et vous vous mettez à la croire, à la rêver. Et puis vous lui obéissez ! Il faut que vous couriez !

La tête et les épaules. Tant pis si le tunnel est étroit. Tant pis s'il n'y a pas assez de place. Vous glissez vers la lumière. Vite. Tellement vite. D'une main vous vous accrochez à un rayon et vous vous hissez au-dehors. Vos hurlements s'attachent aux quatre murs de la salle, résonnent dans le long corridor. Le froid vous pénètre. Des picotements s'attardent sur chaque partie de votre corps. Comme c'est étrange, magique, de respirer. N'est-ce pas ? Vous promenez votre regard sur les gens, la pièce. Et vous criez encore ! Vivre !

Vous avez franchi le col avec trois semaines d'avance parce que vous vouliez connaître avril. Parce que vous avez tout de suite aimé l'odeur des bourgeons qui éclosent. L'odeur aussi du vent qui tourbillonne dans le haut printemps. Vous n'êtes pas encore libéré, vous jouez déjà avec le jour. C'est exquis, c'est doux, c'est un peu froid.

D'où venez-vous comme ça ? Que faites-vous debout dans cette lumière bleuâtre ?

Pas le temps... Il faut que vous preniez votre petit vélo. Vous avez autre chose à faire. Une mission à remplir. Vous devez rattraper le vent, distancer le temps, interrompre sa course. Vous devez courir encore un peu plus vite !... Jusqu'au premier mur. Un mur de dix mètres de haut mais vous ne l'avez pas vu.

Vous ne savez pas tomber. Vous n'avez pas le temps d'apprendre à vous relever. Parce que, dès que vous marchez, vous devez explorer la terre à pas de géant. C'est une sacrée aventure d'aller ainsi, libre, avec vos cheveux dénoués, votre air enjoué, d'un fossé à un mur, d'une cascade à une falaise. Vous frôlez l'insolence. Vous rêvez de courtiser le soleil.

De là où vous êtes, vous avez quelquefois le vertige. Vous vous sentez incapable de suivre le rythme de votre propre tête. Ça tourne à une allure étourdissante. L'air que vous respirez vous éblouit. Vous ne savez plus très bien ce que vous faites. Vous

êtes seul. Égaré quelque part. Mais vous continuez d'avancer. C'est inscrit en vous.

En classe de mathématiques, vous élaborez des stratégies de fuite. Vous n'avez pas le temps de comprendre. Et puis, vous croyez que c'est facile la trigonométrie quand on brûle de connaître le monde ? CQFD.

Vous fourmillez de projets mais vous n'avez de cesse d'inventer des raccourcis. Car pour vous le chemin ne trouve son véritable sens qu'une fois parcouru. À peine semés, vous voulez déjà récolter les fruits. Pour prouver que vous n'avez pas tort, vous les dégustez même verts. Les yeux rieurs, le plaisir plus fort, la conscience en alerte, vous êtes le fou et le génie.

Vous goûtez l'amour et les visages du bout des lèvres, sans trop vous attarder sur les grands sourires. Sur ceux qui risquent de se dérober à vos envies. Ceux qui peuvent vous ancrer solidement dans le sol. Vous dites que c'était bien mais que vous devez encore affiner votre palais, encore tester, encore chercher.

Ne surtout rien laisser au hasard. Verrouiller toutes vos portes à l'ennui, à la tiédeur, à l'immobilité. Sauter directement d'un train en marche dans un autre train.

Vous vous précipitez au-devant de la vie sans attendre que le devant vienne vous chercher. C'est

comme ça. C'est une évidence pour votre corps. Vous lui insufflez directement de la passion, vous le nourrissez de vos obsessions, de vos démesures, de votre insouciance.

La sagesse? La raison? Mon Dieu oui. Vous voulez bien tenter le rationnel... Si vous ne devez pas attendre des années avant de le sentir agir en vous!

Le regard fébrile, vous êtes fatigué de vouloir tout connaître. Vous avez déjà consulté plusieurs fois. Vous avez hurlé. Va-t'en! Vous avez levé les bras au ciel, serré vos poings très fort. Un rire moqueur quand vous avez senti... que dès que vous bougiez, elle vous serrait encore plus fort.

Les jours sont toujours plus courts. Il faut agir. Vite se marier et puis divorcer. S'extraire des mailles du filet avant qu'il ne soit trop tard. Vous connaissez par cœur toutes les marques de prières trois en un. Le pouvoir des mots. Les réponses avec effets immédiats.

Vous vous élancez à la poursuite du temps. Vous cherchez à attraper le monde, à répandre des graines, à semer des routes. Vous êtes drôle parce que vous ne pouvez pas vous arrêter d'espérer. D'aventure en aventure, simplement avec passion.

Tandis que vous courez, la nuit descend. De toute part, la vie vous incite à plus de lenteur, de réflexion. Course interdite! Course déconseillée!

Témérité punissable ! Passible de prison ! Mais vous n'écoutez pas. Vous enfoncez les règles pour tester votre endurance, malgré les coups de sifflet et les rappels à l'ordre.

Et puis un jour vous découvrez que tout retombe. Sauf votre poids...

Et là vous n'avez plus envie de galoper. Vous n'avez plus le même regard désireux de grandir vite. De parcourir le plus d'espace en moins de temps. Vous voulez juste savourer votre délivrance. Comprendre un peu d'où vient cette lumière bleuâtre. Juste sentir que vous êtes prêt à laisser doucement s'allonger la sagesse. Doucement dire oui à l'attente. Presque. Parce que... Oh ! mon Dieu...

Mais qui êtes vous donc ? Comment m'avez-vous retrouvée ? Que faites-vous pressée contre moi ?

Je suis votre amie, vous vous en souvenez ? Je suis...

... votre impatience

Et si vous avez sauté directement du titre à la conclusion... c'est que la vôtre est incurable !